N° 1880. —5e Année — CINQ CENTIMES — Jeudi 30 Novembre 1893

L'ÉTOILE DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 12
TOURCOING, rue VERTE, 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.
l'abonnement continue sauf avis contraire.

PRIX DES ANNONCES
ANNONCES . . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS. . . . . 0 fr. 75 —
LOCALES. . . . . 1 fr. 00 —

Les annonces sont reçues aux bureaux du journal et à Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 10.

TÉLÉPHONE

PETITE BOURSE

Paris, 29 novembre.

3 0/0 Français 99 08. — 3 0/0 Italien 21 62. — Turc 19 27. — Extérieur d'Espagne 69 7/8 — Hongrois 96 14 — Egypte unifiée 101 62. — Banque Ottomane 680 62. — Rio-Tinto 374 37 — Tharsis 40. — Panama . . . —Portugais 19 0 15,51 . — Chemins Turcs 15 85. Tendance inférieure.

Les Conseils du Travail

A propos de la récente grève du Pas-de-Calais, j'avais recommandé l'institution de ces conseils de travail, qui permettraient aux mineurs et aux compagnies de se mettre périodiquement en rapports les uns avec les autres et d'aplanir les difficultés au fur et à mesure qu'elles se produisent.

Je reois aujourd'hui une lettre de M. A. Moché, secrétaire du Syndicat des mineurs du Nord, annonçant qu'ils vont essayer d'organiser ces conseils du travail dans leur département. C'est là une excellente initiative qui ne saurait être trop louée et encouragée.

L'*Avenir* a publié hier les considérants de l'ordre du jour voté dimanche à Sin-le-Noble, et l'ordre du jour lui-même. Il a reproduit également les explications par lesquelles M. Moché a précisé ses vues et celles de ses amis.

J'en retiens la déclaration finale ainsi conçue :

En principe le travail ne serait pas arrêté et il n'y aurait pas grève tant que l'affaire serait pendante.

Cette dernière considération est de la plus haute importance, on le comprend. La réunion des ouvriers mineurs de Sin-le-Noble, en particulier M. Moché et M. Edmond Lozé qui ont pris part à la discussion, sont entrés dans la bonne voie. Explications périodiques sur les difficultés qui se produisent entre patrons et ouvriers, conciliation, arbitrage, et point de grève aussi longtemps que les affaires sont pendantes, c'est évidemment la bonne méthode.

Si les mineurs du Pas-de-Calais avaient adopté ces principes, ils n'auraient pas d'abord déclaré brusquement la grève la plus hasardeuse, pour demander ensuite l'arbitrage aumilieu du trouble le plus profond et lorsque tout était déjà compromis.

Je présenterai seulement à MM. Lozé et Moché une observation de forme, qui a un intérêt réel ; je ne pense pas qu'ils doivent appeler leurs conseils : « conseils de conciliation et d'arbitrage », mais « conseils ou comités d'explications, conseils ou comités de travail. »

Ce sont en effet des conseils ou comités d'explications périodiques sur les choses du travail. La conciliation et l'arbitrage ne viennent qu'en second lieu si les explications n'ont pas abouti à un résultat satisfaisant, et alors le conseil de travail peut s'ériger en conseil d'arbitrage.

Nous suivrons avec la plus grande attention, avec le plus vif intérêt l'expérience de Sin-le-Noble. Nous disons à M. Moché et à ses amis : bon succès et bon courage ! Et nous espérons bien que les compagnies ne mériteront pas le reproche qui leur est adressé dans cette lettre, mais qu'elles voudront elles-mêmes participer sincèrement et spontanément à cette heureuse initiative.

Hector DEPASSE.

M. Goblet et les socialistes

Le *Parti ouvrier* publie la note suivante dans son dernier numéro.

M. Goblet — passez muscade ! — se donne beaucoup de mal pour rassurer ses amis de la bourgeoisie sur ses sentiments conservateurs. Mais, que M. Goblet se tranquillise : les bourgeois ne pas plus que les socialistes ne tenir, n'est oublié que M. Goblet, fut ministre de l'intérieur-Andrieux à la préfecture — on a chargé, avec une *force* que Dupuy et Lozé ont voulu renouveler au quartier Latin, les étudiants et les ouvriers qui s'étaient rendus au mur des fédérés.

M. Goblet a eu place marquée à côté des Thiers, Jules Favre et autres Dupuy.

Le *Parti Ouvrier* n'est pas satisfait, sans doute, du discours que M. Goblet a prononcé l'autre jour à la Chambre, et qui trahissait, en effet, un certain embarras. Il ne faut pas oublier que le *Parti Ouvrier* est le journal de M. Jean Allemane, le chef d'une des fractions les plus importantes — peut-être la plus importante par le nombre — du socialisme parisien. MM. Tonnelat, Dejeante, Fabroni, députés socialistes de Paris, sont « allemanistes ».

Malgré les considérations de M. Millerand et de M. Jaurès, M. Goblet reste suspect aux socialistes. Ce fait est qu'en dépit du caractère très accentué de sa candidature à Paris, l'honorable député n'est pas admis dans le groupe socialiste de la Chambre. Tout au plus s'il est avec l'extrême gauche ; on le voit même descendre, dans les réunions de groupes, jusqu'à la « gauche progressiste ». Nous ne nous en plaindrons pas ; mais c'est bien pâle pour M. Allemane. On comprend que le *Parti ouvrier* ne soit pas content de M. Goblet.

A Gauche

Sous ce titre, l'*Estafette* dont la politique est cependant très modérée, publie un excellent et judicieux article de notre confrère et ami Abel Peyrotton.

Nous en reproduisons la conclusion :

C'est le seul moyen d'enlever aux socialistes révolutionnaires l'appui des radicaux, de cette partie, du moins, des radicaux, et il en est qui n'attendent pour se rallier à la déclaration ministérielle que la garantie d'un cabinet libre de toute attache avec les ennemis masqués de la République.

L'ancien parti de Gambetta et de Jules Ferry n'est, d'ailleurs pas à droite. Et dès lor., sans alliance parmi les républicains radicaux intransigeants, sans alliance non plus du côté des radicaux de gouvernement, abandonné par l'ancien parti opportuniste, que pourrait un gouvernement qui cherche vraiment les inspirations de sa politique dans le centre gauche, sur les confins de la droite ?

La majorité républicaine, celle qui veut l'ordre, mais qui veut aussi le progrès, n'est pas là. Elle s'oriente à gauche. Et c'est vers la gauche qu'il faut chercher un cabinet homogène, solidaire, progressiste, qui ait la confiance de cette majorité.

Que l'on y coage, de grâce ! La peur du socialisme a pu expliquer dans l'histoire des réactions qui ont été fécondes. Nous disons qu'aujourd'hui, en présence d'un parti républicain éclairé, discipliné, maître de toutes les forces vives de la nation, la peur du socialisme commande, à l'encontre du passé, le marche résolue vers l'avenir. Le recul, c'est la dérive. Il n'est que de marcher sous un fantôme du collectivisme pour une politique de réformes hardies et pratiques, pour que le fantôme se dissipe et laisse la voie libre à la République et à la civilisation. — A. P.

CHRONIQUE DE VOYAGE

DE TRIPOLI A LILLE

VI

Les événements parlementaires de ces derniers temps nous ont mis dans la nécessité de retarder la suite du récit de notre voyage. Nous le reprenons aujourd'hui.

⁂

En quittant l'oasis de Gabès, nous traversons le village de Djara où se trouvent des ruines romaines et le palais depuis longtemps abandonné d'un ancien bey.

Les maisons présentent un caractère bizarre. On y retrouve le cachet spécial aux anciennes habitations arabes et chose curieuse, en jetant un coup d'œil à travers les ouvertures pratiquées dans certaines masures, on distingue çà et là, par endroit, d'anciennes colonnades aux fines sculptures attestant que Djara fut autrefois une ville importante recélant toutes les merveilles des anciennes civilisations.

Il y a dans ce village qui n'est plus guère qu'un souvenir, des portes aux ferrures délicatement ouvragées et derrière ces épaves de l'art antique, émergeant au milieu des ruines, un grouillement d'arabes loqueteux, accroupis sur le sol, fumant du kif et fermant les yeux en lançant quelques bizarres mélopées rythmées sur des instruments d'une conformation tout à fait étrange.

A la sortie de Djara, sur le bord de la route, deux cabarets très modernes sont installés. Ces bicoques d'un goût très douteux jurent misérable que le plus humble des cabarets du bassin minier, ont toutefois des enseignes qui révèlent une certaine prétention. L'une s'intitule en lettres gigantesques : *Le Palais de Cristal*.

L'autre plus modeste se contente de s'appeler « *Grand Café du Chat Noir.* »

Le Palais de Cristal et le Chat Noir sont deux barraques en bois, ornées intérieurement de deux ou trois tables en sapin jadis blanc et d'une demi-douzaine de tabourets.

Ça n'est ni beau, ni propre, mais ça contient pas beaucoup de place.

Après avoir traversé de nouveau la rue principale de Gabès et nous être arrêtés un instant au cercle militaire où le colonel Gouvet, commandant du district, nous offre des rafraîchissements variés, nous nous rendons à bord.

Le départ du paquebot doit avoir lieu vers onze heures du soir. Le temps jusqu'alors si clair se couvre de nuages, la mer moutonne légèrement, une sensation d'orage plane dans l'air.

A dix heures, la pluie commence à tomber d'abord par gouttelettes fines, puis, peu à peu, devient torrentielle.

Impossible de se tirer le pied sur le pont sans avoir l'impression qu'on reçoit sur l'occiput une série de seaux d'eau.

Nous revêtons un manteau en peau de phoque et nous montons sur la dunette.

Au moment où on lève l'ancre, l'orage éclate, formidable.

Le commandant Bernardoni ordonne le drossage des paratonnerres et fait jeter leurs chaînes métalliques à la mer.

Un marin qui touche le chatne reçoit soudain une violente commotion électrique qui lui engourdit le bras pendant quelques instants.

Les éclairs succèdent aux éclairs dix fois par minute, jaillissant de tous les points de l'horizon... La scène semble en feu. Le spectacle est féerique.

L'officier de quart, le capitaine Cartini, nous dit n'avoir pas pu voir d'orage comparable depuis dix ans.

La foudre tombe fréquemment, traçant dans les profondeurs de l'horizon des zigzags de feu.

Le tangage devient violent. Il y a à bord 350 passagers de quatrième classe qui se sont refugiés un peu partout. Dans les escaliers, dans les soubassements, il y a des groupes d'hommes entassés. Beaucoup se malades.

Vers minuit, à 45 milles de Gabès, la foudre tombe à dix mètres à tribord du paquebot, dans un éclair aveuglant.

Nous sommes au centre de l'orage ; on y voit par instant, comme en plein jour et chose curieuse, les compas ne subissent aucune déviation.

Comme il n'est merveilleux spectacle dont on ne se lasse, nous quittons la passerelle en soulisant une fois de plus à l'adresse du quart qui, sous sa peau de phoque, ressemble comme un dieu marin, continue malgré le danger à faire impertinemment le tour de cinq pas devant l'habitacle de la boussole.

⁂

A huit heures du matin, le violent tapage du treu l aux marchandises me réveille. Je hasarde un coup d'œil à travers le hublot. Nous sommes en rade de Sfax. Le temps est superbe. Un soleil étincelant frange d'argent les vagues dansant le long des côtes.

Comme à toutes les escales faites le long du littoral tunisien nous sommes ancrés à plusieurs kilomètres du port, les bas-fonds ne permettant pas à l'*Abd-el-Kader* de s'approcher plus près de la côte.

Je vais, comme chaque matin me plonger dans la baignoire pleine d'eau de mer qu'on prépare à mon intention (la chaleur fait râle, le 23 octobre dernier, de 37 à 38° en moyenne) et un instant après j'étais sur le pont.

Le docteur Anton nt me propose de m'accompagner à terre et de me faire visiter la ville. J'accepte avec empressement, nous sautons dans le yon-yon et vingt minutes après, nous accostions à terre.

⁂

En arrivant à Sfax, la chose qui frappe les yeux tout d'abord, est l'étrange bariolage des maisons de la plage. Il y en a de badigeonnées en rouge avec des portes bleues, de vertes avec des portes jaunes, toute la gamme des couleurs étale sur les façades de ces bicoques. Les fenêtres sont pourvues de grillages arrondis rappelant les miradors espagnols.

A deux cents mètres de la mer, on pénètre dans la vieille ville arabe. Celle-ci présente un caractère particulier d'originalité. Les industries sont parquées par quartiers. On trouve dans la même rue tous les marchands de parfums, dans une autre rue, tous les cordonniers, dans une troisième, tous les marchands de toile, etc... Les rues ne sont pas indiquées par des noms, mais par des numéros.

Les bouteques nous rappellent un peu les souks de Tunis.

Devant une forge, nous nous arrêtons un instant pour curioser de quelle façon opèrent les forgerons de Sfax.

Le foyer est au centre de la maison et derrière se trouvent deux soufflets placés verticalement. Deux enfants, accroupis des deux côtés, les font mouvoir. Le procédé est des plus primitifs.

Sur les parois portes, les gens nous regardent curieusement. Pas un Européen n'habite cette partie de la ville et nous ne rencontrons dans la matinée qu'un cicoite, bruyante et bariolée, que des arabes, des tzouraves et des juifs en costumes variés.

Ça et là quelques cafés maures et des établissements où l'on vend dans la matinée du vin de palmier.

La rafale arabe de la ville de Sfax est d'autant plus curieuse qu'elle a conservé complètement son caractère original.

Rien ne montre, dans les boutiques, dans les débits et même dans la foule circulant à travers les souks, une introduction quelconque de l'élément européen.

Le vieux Sfax d'aujourd'hui est le Sfax d'il y a trente ans. Les mœurs, les coutumes, rien n'y a subi la moindre altération.

C'est beaucoup moins *basar* que Tunis et on y débite beaucoup moins de « camelotte tire-l'œil. »

Sfax est à coup sur la ville de la côte tunisienne conservant le plus complètement, le cachet des anciennes civilisations orientales.

Tunis, à côté, a l'air d'une ville « fin de siècle » moderne, truquée comme un décor de théâtre.

⁂

Mais, à peine est-on sorti de la cité arabe qu'on retrouve la main des occidentaux.

La Poste par exemple, de construction très moderne est un véritable monument.

Les imprimés pour dépêches sont délivrés au public à l'aide de distributeurs automatiques.

Lille qui se trouve à 2,500 kilomètres au Nord de Sfax n'en est pas encore là. Il ne faut en féliciter personne.

Mais une infériorité de la ville de Sfax, c'est la bière qu'elle offre à la dégustation des étrangers.

A 0 fr. 45 centimes le bock, on sert dans les cafés voisins de la mer, une espèce de bière en tonneau qui laisse un arrière-goût de pommade à la rose.

C'est épais, indigeste, et à peu près exécrable.

Il y a lieu toutefois de mentionner les produits non indigènes avec lesquels on ve ne dans le verre de l'infortuné client, ce liquide extraordinaire.

Une bouteille de vin de la comète ne serait pas présentée avec plus de circonspection. On semble avoir peur de remuer le fonds, de crainte, sans doute, de faire remonter à la surface des choses innommables.

⁂

Il nous est difficile de donner à ces récits de voyages, une ampleur trop considérable. Les exigences de la presse nous obligent à laisser de côté le détail de nos courts séjours à Sousse, Monastir et Mahédia.

Notre retour à Tunis, notre visite à Kasnar-Said, ancien harem du Bey et bien d'autres choses encore nous mettraient dans la nécessité d'entrer dans une série de détails intéressants pour nous, mais qui pourraient être fastidieux pour les lecteurs du *Progrès*.

Nous en resterons là.

Disons simplement, en terminant que notre voyage fin dimanche dernier à bord de l'*Abd-el-Kader* tera plus tard l'objet d'un volume qui sous le titre de « *Voyages de vacances* », comprendra notre séjour en Tunisie, nos précédentes excursions en Algérie et le voyage que nous projetons de faire au Maroc à son ouverture de l'an prochain.

Nous avons quitté le commandant Bernardoni et son état-major en les remerciant de la cordiale hospitalité que nous avons trouvé à bord du transatlantique l'*Abd-el-Kader*, et dès le lendemain, notre voyage a été fait plus agréable.

Nous tâcherons de le rendre utile plus tard par la publication de notre livre.

E. LACHELIER-LE CLERC.

L'éloquence à la Chambre

L'éloquence parlementaire qui tend de plus en plus à se transformer, à dépouiller les périodes oratoires d'autrefois pour se rapprocher de l'éloquence des *debaters* de la Chambre des communes est beaucoup moins brillamment représentée à la Chambre qu'au Sénat.

Quelques disparus

Il nous a semblé intéressant, à l'ouverture de cette session, de tenter un classement des hommes qui par leur talent de parole semblent appelés à influencer les destinées du pays.

Parlons d'abord des disparus. Cinq orateurs de marque sont restés au fond des urnes. A des titres différents, ils provoquaient la curiosité du public ; ils faisaient recette, comme on dit, et les tribunes publiques se remplissaient à éclater quand ils devaient prendre la parole. Nous avons nommé MM. de Mun et Cassagnac, de la droite ; MM. Clémenceau et Laguerre, de la gauche ; enfin M. Floquet, que ses fonctions de président tinrent longtemps éloigné de la tribune, mais dont l'éloquence un peu redondante, les saillies à l'emporte-pièce, obtenaient grand succès sous le Mac-Mahonat.

Les orateurs de demain

Ce n'est point parmi les députés-ministres d'hier, qu'il faillait chercher des orateurs, au sens réel du mot. Ils savaient parler assez correctement pour donner l'avis du gouvernement sur telle ou telle question. Aucun d'eux, pas même M. Dupuy, ne possédait ce don naturel de savoir se faire écouter quand ils devaient se retourner une Assemblée par la musique et la magie des phrases.

En revanche un certain nombre de nouveaux venus apportent au Palais-Bourbon une réputation déjà faite. M. Jaurès a fait preuve d'un véritable tempérament d'orateur.

On est curieux de connaître l'effet que produira à la tribune l'éloquence de Chauvière, si prisée dans les réunions publiques. M. de Vogüé, l'académicien doome à ses amis les plus grandes espérances. On en fait davance le leader des droites, où les beaux parleurs ne fourmillent pas.

On dit aussi que MM. Jules Guesde et Alphonse Humbert sauront se tailler une place prépondérante. Enfin, ce serait injuste d'oublier M. Léveillé, professeur à la Faculté de droit de Paris, dont les cours sont peut-être les plus suivis de l'Ecole.

Le public n'est pas moins curieux d'entendre M. Jourdan, l'heureux successeur de de M. Clémenceau.

Les anciens députés

Parmi les anciens députés, parmi ceux qui ont fait leurs premières armes, il faut citer en premier rang MM. Rouvier et Pelletan derrière qui on peut immédiatement placer M. Burdeau, aussi habiles tous trois à discuter un budget, à jongler avec des chiffres, à rendre intéressantes les questions de pure arithmétique, que le sont MM. Léon Say et Méline dès qu'il s'agit d'économie politique.

M. Bourgeois, ancien ministre, M. Millerand, M. Ribot sont des orateurs politiques marqués. Ils savent être chauds, persuasifs, élevés ; leur dialectique s'appuie d'un grand souci de la forme. Henri Brisson est un solveur ; il possède un organe grave qui sent l'oraison funèbre. Très écouté du reste.

M. Naquet est un bataille. M. Raynal est un orateur d'affaires, comme MM. Réille et Doisse, ces deux derniers réactionnaires.

⁂

M. Pierre Blanc

Il pu, c'est à peu près tout.

Une autre personne possède comme on dit l'oreille de la Chambre. C'est M. Pierre Blanc le président d'âge, qui parle en moyenne une fois par an. On l'écoute surtout par déférence. Quant à ceux qui parlent souvent et beaucoup, mais qu'on ne saurait appeler des orateurs sans friser l'hyperbole, il convient de citer MM. Gustave Alphonse Hubbart et Lavy.

La Chambre comme on voit est assez pauvre. Ferrier, et Gambetta ne sont pas encore remplacés.

Petites Nouvelles

A la chambre de commerce d'Angleterre, il est défendu aux députés de lire en séance des lettres, des journaux ou des livres ; d'interrompre le orateur ou de provoquer leurs collègues.

⁂

Un inventeur d'olivetier belge va faire à Paris, une exhibition assez curieuse ; cette d'une betterave qui ne pèse ces moins de 5 kilos et mesurant près d'un mètre.

⁂

Pendant les douze derniers mois, il a été effectué au total, à Paris, 6,822 décès nécessités, dont 590 sur la demande des familles ; en 1892, pour l'année entière, il en avait été effectué 5,974 et 4,126.

⁂

Pendant les dernières manœuvres militaires en Europe, il a été mis sur pied douze cent mille hommes qui ont brûlé soixante millions de cartouches et occasionné une dépense de 150 millions de francs.

⁂

P. S. Simonds estime qu'il existe environ 700,000 cadavres d'insectes vivants, dombre dans Rodel un seul pas compris les chenilles.

Silhouette-Éclair

M. BARTHOU

Un des orateurs des trois jours de discussion qui ont précédé la démission du ministère. Député des Basses-Pyrénées depuis quatre ans : en a aujourd'hui trente-deux. Taille moyenne, trapu, solidement construit ; figure ronde qu'allonge une barbe en pointe, à la façon de son compatriote Henri IV, d'un châtain très foncé. Cheveux coupés ras, découvrant un front haut et large. Porte toujours un lorgnon. Mise simple, sans affectation. Parle bien et sait se faire écouter. Ne voix porte bien et le sonorité méridionale n'en est pas gâtée par trop d'accent. Langage très correct d'avocat qui sait bien ce qu'il veut dire, et qui le dit toujours avec clarté, parfois avec une chaleur communicative. Un des jeunes qui ont de l'avenir et qui savent le ménager. Reste à savoir si la voie qu'il a choisie ne le mènera pas partout ailleurs qu'il ne pense. Républicain de gouvernement radicale, en 1889, s'enrôla bientôt sous la bannière de Jules Ferry ; se rangea aujourd'hui sous les drapeaux de M. Léon Say, son collègue des Basses-Pyrénées, séduit qu'il fut par les charmes du centre gauche. Tous les goûts sont dans la nature.

NOS DÉPÊCHES

Service spécial télégraphique et téléphonique de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing

LA CRISE ministérielle

Nous voici à la quatrième journée de la crise et nous ne sommes guère plus avancés qu'un premier jour.

M. Carnot a reçu encore un certain nombre de personnalités de la Chambre et du Sénat, mais ses sollicitations, ses instances auprès des ministrables sont demeurées sans résultat.

A onze heures du soir les portes de l'Elysée se sont fermées sur un homme politique ait accepté la difficile mission de former le cabinet.

Voici les dépêches que nous avons reçues de nos informateurs parlementaires :

A L'ELYSÉE

Paris, 28 novembre.

Les vice-présidents du Sénat

Ainsi que nous l'avons annoncé, le Président de la République a reçu ce matin MM. Merlin et Bardoux, vice-présidents du Sénat. M. Bardoux est resté plus d'une heure à l'Elysée ; il n'en est sorti qu'à midi et demi. Rien n'a encore transpiré des deux entrevues. On assure, d'autre part que M. Casimir Périer est toujours décidé à répondre par un refus aux nouvelles offres qui pourront lui être faites.

M. Raynal

M. Raynal a été appelé à l'Elysée et a conféré avec M. Carnot de deux heures 10 à trois heures et quart.

Le Président de la République a pressenti M. Raynal sur le point de savoir s'il ce chargerait de former le Cabinet.

M. Raynal a décliné cette mission en exposant les raisons politiques sur lesquelles il se fonde et a ajouté qu'à son avis, M. Casimir Périer seul avait l'autorité nécessaire pour faire un cabinet durable.

En quittant l'Elysée, M. Raynal s'est rendu chez le président de la Chambre. On suppose que le président du groupe des républicains du gouvernement a été chargé par M. Carnot d'insister à nouveau auprès de M. Casimir Périer pour qu'il accepte la mission de former un cabinet.

Nouvelle visite de M. Casimir Périer

A l'issue de son entrevue avec M. Raynal, M. Casimir Périer a été appelé par M. Carnot.

La grande que l'entretien a pris dès le début, n'a pas permis au président de la République de renouveler au président de la Chambre l'offre de former un cabinet.

Les deux présidents ont examiné ensemble la situation politique. M. Casimir Périer a indiqué les noms de différents personnages qui pourraient être appelés.

M. Develle

A la suite de son entretien avec M. Casimir Périer, M. Carnot a reçu M. Develle.

M. DUPUY

M. Dupuy est allé à l'Elysée à neuf heures du soir.

On dit que M. Carnot a appelé un personnage politique pour lui confier la mission de former le cabinet. On ignore le nom de ce personnage.

Au Palais Bourbon

DANS LES COULOIRS

Les alliés et vendus entre les deux palais présidentiels — c'est de M. Carnot et celui qu'habite M. Casimir Périer — font l'objet de toutes les conversations. Les informateurs sont à l'affût. Tout l'intérêt de la vie politique pourra bientôt dire, tout en ce moment confinée entre le palais Bourbon (palais de la présidence) et l'Elysée. Ce ne M. Périer qui a échoué, M. Raynal s'est acquitté de la même mission à la suite de laquelle M. Casimir Périer est parti pour l'Elysée. C'est là le théorème en quatrième fois qu'il n'y rend.

M. Carnot réussira-t-il cette fois à le convaincre ? Depuis hier, le président de la Chambre a été l'objet de bien des sollicitations ; on le supplie d'accepter ; tous les modérés souhaitant son arrivée au pouvoir ; ils savent qu'avec lui le dernier ministère homogène vivra le jour, tandis que si M. Carnot en bute à un dernier et définitif refus du président de la Chambre, il est possible que toute de mieux il fasse appel à un homme politique d'une nuance plus accentuée que constituerait un cabinet de concentration.

On cite des noms celui de M. Léon Bourgeois en ce qui de M. Burdeau.

Les familiers de M. Casimir Périer expliquent de la manière suivante les propos du député de l'Aude : Le Chambre actuelle, composée en grande partie d'éléments nouveaux, avec une minorité socialiste nombreuse et bruyante, a besoin pour diriger ses débats et mater les indisciplinés, d'un président possédant une autorité de incon cédée crésoin à faire respecter le règlement. M. Casimir Périer estime qu'il est cet homme et que sa présence est utile au fauteuil présidentiel.

Une motion inconstitutionnelle

M. Turrel aurait l'intention de soumettre à la Chambre la motion suivante :

« Chambre,

« En présence de la crise qui sévit sur l'agriculture et de l'avilissement des prix des produits du sol, estime que la solution des questions économiques doit être la préoccupation dominante du nouveau cabinet. »

Après avoir conféré avec le président de la Chambre, M. Turrel a renoncé à déposer une motion qui ne pourrait être mise aux voix comme qu'elle est inconstitutionnelle.

M. Raynal dans les couloirs

Vers 4 heures et demie, M. Raynal fait son entrée dans le salon de la Paix. Il est assailli aussitôt, presque assailli. On le presse de questions. M. Raynal se dérobe en citant le texte de la note officieuse qui vu être communiquée. Cette note est à peu près conçue en ces termes :

« M. Raynal s'est rendu à deux heures à l'Elysée. Le président de la République l'a consulté sur la situation et lui a demandé quelle réponse il ferait si l'offre lui était faite de constituer un cabinet. M. Raynal a répondu qu'en aucun cas il n'accepterait de former un ministère. »

Quelqu'un demande au député de la Gironde :

— Ne quittant l'Elysée vous vous êtes rendu auprès de Casimir Périer ?

— Du tout, répond en riant M. Raynal.

— Mais on vous a vu entrer.

— C'était peut-être mon sosie.

Et M. Raynal se dégageant du flot humain qui l'avait rejoint, disparaît au plus vite.

Déclaration de M. Casimir Périer

M. Casimir Périer a déclaré publiquement dans le salon de la Paix, en quittant le salle des séances pour regagner ses appartements, qu'il n'avait pas changé d'avis et qu'il était toujours décidé à refuser le pouvoir.

Au Luxembourg

Toujours aussi peu communicatifs, les sénateurs !

On attendait avec une certaine curiosité l'arrivée de M. Merlin au Sénat. Mais le sénateur du Nord refuse de répondre à ceux qui ont cherché à le faire avec M. Carnot doit rester confidentielle.

Tout ce qu'il peut dire, c'est que le président de la République s'est montré très réservé sur ses intentions.

Questionné sur les résolutions de M. Casimir Périer, M. Merlin dit qu'à son avis — mais c'est là, ajoute-t-il, une impression personnelle — le président de la Chambre serait un peu désarçé par les pressantes sollicitations dont il est l'objet.

Quant à M. Bardoux qui, bien que souffrant s'était rendu à l'appel de M. Carnot, il n'a pas paru de la journée au Sénat.

A 3 heures du brut court que M. Falliéres a été appelé à l'Elysée.

Campagne en faveur de M. Constans

Hier nous signalions l'accueil empressé qu'avait reçu au Luxembourg M. Constans. Il nous revient que une campagne se mène en faveur de l'ancien président du Conseil.

A ce sujet on nous rapporte le langage tenu à un des ses collègues par un sénateur influent dont il a été question à plusieurs reprises pour un portefeu le important.

« Voyons, dit-il, il n'y a de logique qu'en notre homogène. — Mais la gross difficulté, c'est que vers le président de sénat, le ne sonnais qu'un homme qui puisse réussir, et, malgré toutes les rétrocessions qu'on a contre lui, malgré les puissants ministres qui le poursuivent, on sera peut-être obligé d'en revenir à M. Constans.

Dernière Heure

Minuit. — Lorsque l'on a appris ce soir dans le public que M. Casimir Périer était retourné à l'Elysée, on était convaincu que la solution de la crise était proche.

La stupéfaction a été profonde lorsqu'il a fallu se convaincre que la situation n'avait pas fait un pas.

Pourquoi M. Casimir Périer refuse-t-il avec cette obstination le fardeau du pouvoir ? C'est ce que personne ne parvient à expliquer.

Il est dit bien qu'en devenant président du Conseil, M. C. Périer n'aque de diminuer ses chances à la présidence de la République, mais d'autre part on se refusera difficilement à prendre le pouvoir. M. C. Périer a donc certainement beaucoup de sympathies.

S'il tient en croire quelques intimes du président de la Chambre il sera l'artisan pacifique qui ne répondra comme président du Conseil à une interpellation sur les grèves du Nord. M. Casimir Périer étant, comme on sait membre du Conseil d'administration des mines d'Anzin.

Il voudrait qu'un ministère de transition lui évitât cet écueil et il serait enchanté d'avoir à se rendre au désir de M. Dupuy ou Ribot.

Pour cette raison on pour une autre, M. C. Périer refuse le pouvoir avec une belle obstination.

M. Ribot a bien fait apparaître ce soir M. Develle et Dupuy. Avec le premier, dit on, il est nettement entendu de l'attitude à prendre à la Chancellerie et à l'Intérieur.

M. Dupuy, il aura l'abnégation de accepter la mission actuelle de la crise, tableau auprès de l'ancien président du Conseil une nouvelle tentative aussi infructueuse que les précédentes.

Depuis lors les portes de l'Elysée sont closes. M. Carnot paraît assez satisfait de ses entrevues successives et pense qu'il est ne pas énervé.

Dépêches des agences

Le ministère de concentration dont on a parlé ce soir, ne paraît assez difficile à constituer. M. Bourgeois aurait déclaré qu'il lui semblait préférable de tenter un ministère homogène. Alors que l'on a cité dans cette combinaison des noms, citons ceux de M.M. Spuller, Fallières et même Cavaignac, comme ceux dont on parle pour former un ministère de transition.

Agence Havas.